

prendre le dîner avec lui, et nous remfmes en marche avec un nouveau courage pour atteindre le terminus du tramway. Nous arrivâmes au presbytère, juste à l'heure du midi, bien disposés à faire honneur au dîner qui allait bientôt sonner.

Il nous arrive, dans l'après midi, un compagnon de chambres, dans la personne d'un jeune prêtre italien employé au Vénézuéla, M. l'abbé Petrus De Marco, plein de gâté et de bonhomie; malheureusement impossible de nous comprendre; il ne parle que l'italien et l'espagnol, et vaudrait à peu près autant pour nous du sanscrit ou du chinois. Nous essayons le latin, mais sans plus de succès; notre manière, ou plutôt sa manière de prononcer la langue de Virgile, ne nous permet pas de nous comprendre. Nous rions aux éclats des longues tirades qu'il nous débite, sans pouvoir même deviner le sujet dont il veut nous entretenir, lui-même rit de son côté, car il est très gai, et semble avide de causer; mais il parle toujours à des personnes qui l'entendent fort bien, sans pouvoir le comprendre.

A la fin, dis-je à M. Huart, il doit y avoir un moyen de nous entendre; essayons l'écriture. Je lui écris donc une phrase latine, et lui dis en la lui présentant : *lege*.

Il lit, mais grand Dieu ! de quelle manière !

Ah ! voilà donc sa manière de prononcer le latin ; je n'aurais jamais pu parvenir à le comprendre, si je ne l'eusse ainsi mis à l'épreuve par la lecture.

J'ai entendu maints italiens parler à Rome, et presque toujours je suis parvenu à les comprendre; mais pour lui, la chose m'était impossible. Il faut dire aussi que sa manière d'articuler, ajoutait encore aux difficultés de son langage peu connu de nous.

Mais il était un article sur lequel M. Huart n'hésita pas un instant et qu'il comprit du premier coup, c'est celui de la pipe. S'ils ne pouvaient toujours s'entendre en s'échangeant des phrases, ils étaient toujours d'accord pour faire surgir des